

1940/1945

Mes souvenirs de quelques camarades et personnes connues, concernant l'occupation allemande et le gouvernement de vichy

La période de 1940 à 1945 a été particulièrement éprouvante pour les jeunes de notre génération.

J'ai eu la chance de conserver quelques documents de l'époque, coupures de journaux, lettres etc.

Je les ai regroupés dans un modeste dossier destiné aux enfants de Marcel Rouillon.

En préambule se trouve un petit dessin « La défense contre le phylloxéra », retrouvé dans mes archives, après de décennies...Ce document a ceci d'intéressant qu'il est daté de juin 1941, soit moins d'un an après l'invasion de la France par les Allemands, la prise de pouvoir de Pétain, et l'appel du 18 juin 1940 par de Gaulle aux Français.

Par ce dessin, j'ai voulu refléter l'opinion générale des gens qui m'entouraient.

Dans notre milieu, tous étaient hostiles à l'occupant et au gouvernement de Vichy, et tous soucieux, en premier lieu, d'éviter, dans toute la mesure du possible, de répondre aux ordres de réquisition pour le départ en Allemagne au titre du STO -Service du travail obligatoire-.

La jeunesse dont nous faisons partie, Marcel et moi, était d'origine modeste, pour la plupart ayant fréquenté l'école publique. Nous étions en début de carrière professionnelle. Il y avait de jeunes employés de bureau, d'administrations diverses - Ponts et chaussées, préfecture, chemins de fer, enseignement -, de futures assistantes sociales, des ouvriers, des artisans,...

En ce qui concerne les loisirs, grâce à Marcel, un certain nombre d'entre eux a fait partie du club des auberges de jeunesse -CLAJ- dont les activités consistaient, chaque semaine, en une réunion au cours de laquelle on discutait projets de randonnées, et chants. Chaque semaine, été comme hiver, on faisait une excursion cycliste ou pédestre, en auberge ou en camping.

Les plus proches auberges étaient celles de Chantonay et de Dompierre. L'ambiance y était très amicale, et tous ceux qui en ont fait partie aiment se souvenir de cette époque.

Georges Charpak et Bosc étaient « ajistes ».

Fin 1942, sentant venir la menace de recevoir l'ordre de départ pour l'Allemagne au titre du STO, les jeunes se sont souciés de leur sort. Il n'était pas question de faire comme certains jeunes bretons qui ont rejoint l'Angleterre par bateau, ce dont nous étions informés par la radio de Londres. C'est pour cela que le passage par l'Espagne a été tenté.

C'est à cette époque que j'ai rencontré pour la dernière fois Armand Buton, que je connaissais depuis plusieurs années, bien avant de connaître Marcel. Bien que travaillant dans les chemins de fer, il était passionné d'aviation, et avait créé « Les ailerons yonnais », club de modèles réduits d'avions, autour de 1938. C'est place du champ de foire -aujourd'hui, place de la Vendée- que nous nous sommes rencontrés, et qu'il m'a fait part de sa décision de partir le lendemain pour l'Angleterre.

Il me dit la peine qu'il avait à quitter sa tante, qui l'avait élevé, mais que, ne pouvant envisager de travailler sous la botte de l'Allemagne nazie, il avait décidé de partir avant d'avoir reçu l'ordre de départ vers l'Allemagne. Sa destinée s'est achevée le 11 septembre 1944 en Alsace.

Peu de temps après, mon collègue et ami, Marcel Rouillon, m'a averti de sa décision de partir.

Il est parti avec deux camarades, dont Troger, pour rejoindre Perpignan, avant de passer en Espagne, mais les passeurs venaient d'être arrêtés.

Il a dû remonter vers le maquis de Corrèze, qu'ils ont sans doute, rejoint à Brive, où ils ont participé à un certain nombre d'activités de résistance.

Marcel a été arrêté par la police française, alors qu'il était au domicile du responsable de la résistance locale, et détenu à Tulle.

Il m'a dit, par la suite, qu'il avait tenté de s'évader : au cours de son interrogatoire, il lui a été demandé de conduire un détachement de la police française jusqu'à l'emplacement du cantonnement du maquis. Il les conduisit à un ancien cantonnement, , qu'il savait abandonné depuis un certain temps. Au cours du trajet qui suivait une voie ferrée, à flanc de colline, il a essayé de s'échapper mais a été repris par les gardes républicains.

En détention à Tulle, puis à Limoges et à Eysses, il m'a envoyé quelques lettres, mais elles étaient censurées, et il ne pouvait pas exprimer tout ce qu'il vivait, en particulier les sévices qu'il a dû subir.

Une seule de ces lettres, adressée de Eysses, n'a pas été censurée, grâce aux gardiens qui l'on fait passer.

De sa détention à Eysses, et, par la suite, sa déportation à Dachau, je n'ai eu que très peu de détails. Par contre, en lisant le livre de Charpak « La vie à fil tendu », j'ai trouvé de nombreux et importants détails sur la vie dans ces deux lieux de détention.

Pendant ce temps, Troger participe à de nombreuses opérations du maquis de Corrèze.

Je me souviens que, se rendant à la poche de Saint-Nazaire, il a fait une brève apparition dans nos bureaux de la Roche-sur-Yon, boulevard d'Angleterre. Il était armé.

Il avait toujours sa « bouffarde » au bec, objet qui, selon la légende, servait à menacer les militaires, en la pointant dans le bas du dos, pour obtenir des armes...

Saint-Nazaire constituait une poche occupée par l'armée allemande, bien après la libération du reste du territoire. Elle était encerclée par des troupes venant de différents maquis, dont celui auquel appartenait Troger. C'est en opération dans ce secteur qu'il se serait fait arrêter et aurait été condamné à mort. Détenu avec un Anglais membres des services de renseignement britanniques, ils se sont évadés au dernier moment.

Troger s'est, ensuite, engagé dans l'infanterie de marine de Lorient. Il a été de tous les théâtres de conflits qui ont suivi la guerre, l'Indochine, puis l'Afrique du Nord, jusqu'à la fin de son engagement dans l'armée.

N'ayant pas voulu attendre le navire qui devait le ramener d'Algérie vers la France, il prend un bateau privé qui fait naufrage, et meurt noyé.